

8  
857

INSTITUT DE FRANCE.

POURQUOI  
THÉSÉE FUT L'AMI D'HERCULE

PAR

M. E. POTTIER

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies  
du jeudi 25 octobre 1900



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC

Bibliothèque Maison de l'Orient



135196



INSTITUT DE FRANCE.

---

POURQUOI  
THÉSÉE FUT L'AMI D'HERCULE

PAR

M. E. POTTIER

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELES-LETTRES

Lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies  
du jeudi 25 octobre 1900



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C<sup>ie</sup>

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

—  
M D CCCC

POURQUOI  
THÉSÉE FUT L'AMI D'HERCULE

PAR

M. E. POTTIER

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS,

Notre grand poète Racine a caractérisé en ces termes le rôle de Thésée :

L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.

De quelle nature fut cette amitié, voilà ce que j'essaierai de vous dire. Peut-être y trouverons-nous en même temps l'occasion d'éclairer un coin de cette âme athénienne qui, depuis tant de siècles, nous attire et nous subjugue.

Il y a deux catégories d'amis : ceux qui nous aiment pour nous, ceux qui nous aiment pour eux. Chez ces derniers l'ardeur d'aimer est plus grande encore : elle paralyse

souvent la bonne envie que nous aurions de les mettre dehors. Je me suis demandé si l'amitié de Thésée ne rentrerait pas dans ce second genre.

Non pas qu'Hercule ait jamais paru suspecter les intentions du héros : il était trop bon et peut-être pas assez fin pour s'en apercevoir. Mais l'historien qui a l'âme moins haute, les yeux plus méfiants et les oreilles mieux informées, a le droit de regarder au fond de cette légende quelle vérité s'y cache.

## I

Quand on étudie les peintures de vases attiques, on est surpris de voir le changement brusque qui s'opère dans l'imagerie religieuse du VI<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle. Les peintures archaïques, dites à figures noires, reproduisent à satiété les aventures d'Hercule. Dès qu'apparaît le procédé à figures rouges, la popularité du héros diminue à vue d'œil et celle de Thésée croît en sens inverse. Représenté jusqu'alors par un seul sujet, l'aventure de Crète et le meurtre du Minotaure, c'est lui maintenant qui, sous les traits d'un éphèbe imberbe et gracieux, prend la place d'Hercule dans les combats contre le taureau, contre les Centaures, contre les Amazones. Les châtiments infligés aux brigands Skyron, Sinis, Kerkyon, Procruste, se substituent aux scènes traditionnelles du lion de Némée, de l'hydre de Lerne, du sanglier d'Erymanthe. Quelle explication donner à ce curieux phénomène? Bizarrerie d'humeur, inconstance des volages Athéniens? Assurément non, car en

religion les Attiques ont été les hommes les plus respectueux des traditions établies : Socrate s'en est aperçu.

Ajoutons que dans le grand art cette sorte d'ostracisme n'est pas moins manifeste. On nous dit bien qu'en 432, lors de la peste d'Athènes, on éleva dans le dème de Mélité une statue à Hercule Alexikakos ; mais c'est la seule mention de ce genre, et la statue est l'œuvre d'un Argien, Hagéladas. Pas une des représentations d'Hercule, signalées par les auteurs pour la période classique, n'appartient à la ville même d'Athènes ni à l'un de ses artistes.

Enfin quelle impression retirons-nous de la littérature attique, quand elle nous parle d'Hercule ? N'est-ce pas surtout l'Hercule comique qui nous reste en mémoire, celui des *Grenouilles* d'Aristophane, celui de l'*Alceste* d'Euripide, la caricature énorme du gros mangeur et du brutal qui ne sait que faire claquer ses mâchoires et épouvanter les femmes ?

Je sais bien que la légende primitive contenait déjà des éléments de rire que la comédie sicilienne avait développés et dont les Athéniens héritèrent. Il n'en est pas moins vrai que, sans Athènes et ses poètes, la caricature d'Hercule ne serait pas devenue classique comme elle l'est pour nous. C'est par eux que s'est obscurcie aux yeux de la postérité l'admirable image du dieu qui, avec Prométhée, symbolise le mieux l'humanité souffrante et laborieuse, la force unie à la bonté, le juste soumis à la tyrannie du lâche et du méchant. Mais Hercule est un dieu qui n'a pas de chance — pas plus dans la vie moderne que dans la mythologie antique. Pour la plupart des gens, son nom évoque le type d'un lutteur de foire et, si nous cherchons à nous

représenter sa figure, nous pensons tout d'abord à une des plus laides effigies que l'art antique nous ait léguées, l'Hercule de Glykon, dit l'Hercule Farnèse, avec ses muscles cotonneux et son air de brute fatiguée.

N'est-ce donc pas par une sorte de tradition attique qu'un de nos plus spirituels confrères traçait récemment ce portrait ironiquement apitoyé du héros? « Il y avait en cet homme fort une douceur singulière. Et puisqu'il lui arrivait, comme à chacun de nous, dès que nous entrons dans l'action, d'assommer sans y prendre garde les innocents avec les coupables, les faibles avec les violents, il en éprouvait sans doute quelque regret. Peut-être même plaignait-il les malheureux monstres qu'il avait détruits pour le bien des hommes, le pauvre taureau crétois, la pauvre hydre de Lerne, ce beau lion qui lui avait laissé en mourant un manteau bien chaud. Plus d'une fois, après son travail, au déclin du jour, sa massue dut lui peser... Il était robuste, il était faible. Nous l'aimons parce qu'il nous ressemble... Sa vigueur causait sa faiblesse. Il était sous la dépendance de sa propre force, soumis aux exigences de son tempérament qui l'obligeait à manger des moutons entiers, à vider des amphores de vin noir et lui faisait faire des sottises pour des femmes qui ne valaient pas grand'chose... Mais ses faiblesses, ses expériences malheureuses, ses fautes lui agrandirent l'âme, la lui ouvrirent sur la diversité de la vie et trempèrent de douceur sa bonté terrible (1). » Et M. Bergeret ajoute : « Je me fais d'Hercule l'idée que s'en faisait, au temps des guerres médiques, un barbier de

---

(1) ANATOLE FRANCE, *l'Anneau d'améthyste*.

Thèbes ou une marchande d'herbes d'Eleusis. Cette idée vaut bien... tous les systèmes de la mythologie comparée. » En effet, avec beaucoup moins d'esprit et de philosophie, c'est exactement l'idée populaire qui s'était infiltrée dans la Grèce du V<sup>e</sup> siècle. Insensiblement, Hercule avait glissé au rôle du brave homme dont on se moque. Et nous nous faisons nous-mêmes, à de longs siècles de distance, les complices des Athéniens qui, depuis l'an 510 environ jusqu'à la prise d'Athènes en 404, tentèrent par tous les moyens de détrôner le fils d'Alcmène pour le remplacer par un héros plus jeune, plus beau, plus heureux, — et surtout plus attique, — par Thésée. C'est une petite intrigue religieuse, dont on n'a pas encore, je crois, démêlé les causes profondes.

## II

Hercule est le héros dorien par excellence. Il ne faudrait pas se hâter, sur ce simple énoncé, de conclure qu'un dieu dorien ne pouvait pas plaire aux Attiques, race ionienne. Il leur a plu, au contraire, et pendant longtemps. L'antagonisme classique du dorien et de l'ionien ne commence pas en Grèce avant l'essor de la puissance militaire d'Athènes, et là est le nœud du problème.

Tant qu'Athènes demeura la petite bourgade où les dieux avaient placé la légende sacrée de Minerve, tant que son autorité fut celle d'une métropole religieuse plus encore que politique, tant qu'elle n'apparut au monde que comme une sorte d'Eleusis des temps héroïques et que ses vaisseaux ne franchirent pas le cap Sunium, occupés

qu'ils étaient à défendre les côtes contre les incursions des pirates, personne, même à Sparte, ne conçut de jalousie contre elle. Les légendes nationales favorisaient les bonnes relations entre Lacédémone et Athènes. On disait que les enfants d'Hercule, sous la conduite du vieux Iolaos, avaient d'abord trouvé refuge à Athènes. Euripide, dans ses *Héraclides*, nous représente le fils de Thésée chassant l'envoyé d'Eurysthée qui veut se faire livrer les fugitifs.

Au début du VI<sup>e</sup> siècle, cette sympathie durait encore. Après la reprise de Salamine par Solon et pour trancher le différend avec les Mégariens, on eut recours à l'arbitrage des Lacédémoniens qui jugèrent en faveur d'Athènes. Durant cinquante ans, la politique des Pisistratides ne cessa pas d'être favorable aux Doriens.

Aussi voyons-nous sans surprise le culte d'Hercule installé sur l'Acropole dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle. Les anciennes sculptures de tuf que nous ont livrées les fouilles ont surtout trait aux légendes d'Hercule. En compagnie de Minerve, sa protectrice, le héros dorien règne paisiblement dans l'enclos sacré. Un brusque revirement de la politique athénienne, un attentat changé en apothéose, fut le coup de foudre dans ce ciel serein.

Nous avons beaucoup de peine à comprendre aujourd'hui la haine féroce que déchaîna dans l'âme des Athéniens le gouvernement de Pisistrate et de ses fils. L'histoire, la littérature, l'archéologie s'accordent à nous représenter cette période comme une des plus fécondes pour l'essor du génie athénien. Il nous paraît évident que les admirables résultats du V<sup>e</sup> siècle, en politique



comme en art, sont dus en grande partie à l'œuvre des Pisistratides. S'il n'y avait pas eu de Pisistrate, il nous semble que ni Périclès ni Phidias n'auraient pu exister. Rien n'y fait. Tous les historiens sont d'accord pour dire qu'après la chute des Tyrans, la cité s'obstina dans une haine farouche et intransigeante. Leurs noms furent à jamais maudits; les statues des meurtriers d'Hipparque devinrent l'objet d'un culte presque idolâtre.

Si cette conduite des Athéniens nous étonne, c'est sans doute que nous avons un cerveau très différent du leur. Nous avons été façonnés par des siècles de discipline et d'obéissance. Nous consentons volontiers à laisser le despotisme formidable d'un roi comme Louis XIV disparaître sous les fleurs brillantes de son règne, et Louis XI ne nous semble pas indigne de toute sympathie. L'âme antique, même l'âme athénienne, est plus rude et plus violente, parce qu'en somme elle est plus jeune. C'est nous qui sommes vieux par rapport à ces prétendus anciens, puisque nous avons vingt-quatre siècles de plus qu'eux ! A Athènes comme à Rome, le régicide fut acclamé comme une mesure de salut public, comme un acte de légitime défense. Harmodios et Brutus jouent dans l'histoire un rôle sublime, que notre Cour d'assises récompenserait aujourd'hui par une bonne condamnation.

Cet amour de la liberté, exalté jusqu'à la furie, devint la dominante du caractère athénien. Aucune nation n'est allée si loin dans la voie des mesures de défiance contre le pouvoir d'un seul. En même temps, ce désir jaloux d'indépendance donna naissance à une autre passion, non moins décisive pour les destinées d'Athènes : la haine du nom

dorien. Toutes les anciennes amitiés, tous les intérêts qui unissaient les deux races chavirèrent dans cette espèce de naufrage où sombra le passé. De part et d'autre on apprit à se détester : Sparte, parce qu'elle voyait la petite Athènes grandir et offusquer de son ombre la puissance péloponnésienne; Athènes, parce que les Pisistratides avaient sympathisé avec les Doriens et qu'Hippias exilé était devenu leur créature. La prêtresse de Minerve exprimait le sentiment populaire quand, barrant la route au roi Cléomène sur le seuil du sanctuaire attique, elle lui criait : « Arrête, étranger, et retourne en arrière ! Les Doriens n'entrent pas ici. »

Dans de telles conditions, morales et sociales, dans ce renouvellement complet de la politique intérieure et extérieure, n'est-il pas naturel que le culte d'Hercule ait décliné, tandis que la légende du héros national gagnait chaque jour en force et en grandeur? Après avoir été relégué pendant des siècles dans l'ombre de la royauté héroïque, à côté des Cécrops et des Erichthonios, voilà que sa figure se dégagait plus pure et plus brillante aux yeux des Athéniens, épris de leur rêve de liberté. Tandis qu'Hercule avait subi et accepté, sa vie durant, les ordres du lâche Eurysthée, n'était-ce pas Thésée qui jadis avait brisé les chaînes du honteux servage imposé à l'Attique par Minos? N'avait-il pas, avant Harmodios, tué de son épée le monstre qui symbolisait la tyrannie?

En remontant le cours de l'histoire, on retrouvait les traces d'une fédération établie aux âges les plus anciens entre les douze petites bourgades de l'Attique. Et qui pouvait avoir eu l'idée de cette concentration féconde, de ce

συναρισμός, si ce n'est le prince héroïque à qui Athènes devait déjà la liberté?

Pourtant la formation de la légende rencontrait une difficulté, en apparence insurmontable; c'est que Thésée était roi. Comment concilier l'esprit républicain avec la déification d'un monarque absolu? Il y avait bien cette circonstance atténuante que Thésée était mort depuis longtemps, ce qui le rendait moins dangereux. « Car une chose, dit Stendhal, dont on ne loue jamais les morts et qui est cependant la cause de toutes les louanges qu'on leur donne, c'est qu'ils sont morts. » Mais la république athénienne ne pouvait se contenter de cette réflexion humoristique. La solution du problème fut plus radicale. On exigea que Thésée donnât sa démission de roi. On en fit un monarque philosophe et libéral. Semblable au Prospero de Shakspeare, il n'avait connu les joies du pouvoir que pour en pénétrer la vanité. Après avoir organisé l'État sur le plan d'une république idéale, assurant aux nobles, aux laboureurs, aux artisans, leur place respective, il abdiquait et s'en allait rejoindre Hercule aux environs du Pont-Euxin. N'y a-t-il pas là comme un goût de terroir bien attique? Et comment ne pas reconnaître dans cet ostracisme volontaire l'histoire de Solon s'exilant lui-même, après avoir doté de lois son pays?

Le parallélisme continue dans la suite de la légende. Quand Thésée revient de ses lointaines expéditions, il trouve le pays désorganisé, le peuple corrompu par les flatteurs, la sédition dans la rue. Il essaye alors de reprendre le pouvoir, mais trop tard : « Les factieux et les démagogues, dit Plutarque (les démagogues du

XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère!), rendirent ses efforts inutiles ». Ménesthée, l'Athénien de la guerre de Troie, joue avec Thésée le rôle de Pisistrate auprès de Solon vieilli. Enfin, désespéré, maudissant son ingrate patrie, Thésée s'embarque pour l'île de Scyros, où il trouve la mort, précipité, dit-on, du haut des rochers par le roi du pays, Lycomède : fin tragique et misérable qui rappelle encore celle de deux Athéniens fameux du V<sup>e</sup> siècle, Thémistocle et Alcibiade.

La date de ces pieuses contrefaçons n'est donc pas douteuse : elles sont sorties toutes faites du cerveau des Grecs à la fin du VI<sup>e</sup> et durant le cours du V<sup>e</sup> siècle.

### III

Nous savons maintenant pour quelles causes le culte de Thésée vint à primer celui d'Hercule, et nous savons à quelle date s'inscrivit dans les annales de l'Attique cette charte patriotique et fausse. A Hercule, dieu national des Doriens, emblème de servitude résignée, s'opposait l'Ionien Thésée, héros libérateur, fondateur des institutions républicaines.

Ce serait bien mal connaître l'esprit grec et la religion antique que d'imaginer une éviction brutale de l'ancien dieu par le nouveau. Les choses ne se passent pas comme chez Orgon :

La maison est à moi ; c'est à vous d'en sortir.

Une cité grecque ne met jamais un dieu contre soi ;

elle craindrait trop d'en être punie. Surtout quand ce dieu s'appelle Hercule, qu'il est le fils de Jupiter et qu'il a protégé la ville pendant des siècles, il y aurait plus qu'imprudence à le déposséder; ce serait un sacrilège.

Mais pour se mettre en possession d'un bien que l'on convoite, il est d'autres moyens que la prise brutale. Il y a l'amitié, l'affection, l'adoration même, qui ne permettent plus de se séparer. Quand Oreste fut roi, n'est-il pas clair que Pylade dut jouir de tous les avantages du pouvoir? La politique religieuse à l'égard d'Hercule prit donc les formes d'une insinuante captation. On proclama l'union inséparable des deux héros. Thésée devint le Patrocle de cet Achille.

Rien ne pouvait se faire sans Thésée : la phrase οὐκ ἄνευ Θησέως passa en proverbe, en même temps que celle-ci : ἄλλος οὗτος Ἡρακλῆς, c'est un autre Hercule.

Et d'abord, on inventa une parenté de sang pour justifier cette intimité. En aucun temps, les faiseurs de parchemins et les constructeurs d'arbres généalogiques n'ont été à court de ressources. Alcmène, mère d'Hercule, étant nièce du roi Pittheus, et Æthra, mère de Thésée, étant fille de ce même Pittheus, les deux femmes se trouvaient cousines germaines; par conséquent, Hercule et Thésée étaient issus de germains : parenté encore aujourd'hui commode pour partager une succession.

Malgré ce cousinage, Thésée, fils du roi Égée, était un bien petit personnage à côté du glorieux bâtard de Jupiter. Une raie de bâtardise n'a pas mauvaise tournure sur un écusson, et d'honnêtes gens ont supporté un accroc fait à la réputation de leur arrière-grand'mère pour pou-

*Carthage + Erigone  
Alcmène & Delyph  
op. Monette. 170  
J. un peu comode  
c'est un autre Hercule  
mais celle d'Hercule  
est plus en avant  
son & la vue de  
Janet, et celle de  
Thésée plus en  
le Janet, et celle  
vieux & le vrai Socrate.  
cf. Pausanias,  
Delyph. 171. 171.*

voir descendre d'Henri IV. La pauvre Æthra, qui fut peut-être la plus honnête femme de Trézène, dut, par amour maternel, endosser l'histoire que son propre père, dans la légende, répandait sur son compte afin d'expliquer le malheur trop visible qui lui arrivait. Jeune fille et déjà fiancée au roi Égée, elle avait eu l'imprudenc d'accepter un rendez-vous de Neptune dans un temple. Les dieux grecs sont, vous le savez, indiscrets, et les mortels n'ont pas le droit de s'en fâcher. Égée subit le sort d'Amphitryon.

Hygin dit brutalement : « Neptune consentit à abandonner à Égée ce qui naîtrait d'Æthra. » Le roi des dieux avait plus galamment fait les choses, mais, comme le dit gaiement Molière :

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

N'importe : le pas le plus difficile était franchi. Une fois en possession d'un sang divin, Thésée pouvait se risquer sur les traces d'Alcide. Dès son enfance, il rêve des exploits du héros, il brûle de l'imiter : tel Thémistocle disant que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Pour lui laisser le champ libre, la légende suppose qu'Hercule, à ce moment, est en Lydie, retenu dans les fers d'Omphale et filant honteusement la quenouille. Depuis la disparition de ce grand gardien de la paix publique, les chemins de Grèce sont redevenus peu sûrs, infestés de brigands. Thésée se dévoue pour faire la police des routes. Ses exploits sont calqués sur ceux d'Hercule.

Sa première préoccupation est de se procurer une

massue : sans massue, pas d'Hercule. Le brigand Périphétès se trouve à point pour laisser aux mains de son vainqueur ce classique engin. Hercule avait pris vivant le sanglier d'Erymanthe; Thésée tue la laie de Crommyon. Hercule avait dompté le taureau de Crète; Thésée renouvelle le même haut fait dans la plaine de Marathon. Hercule, invité à boire par le roi Pholeus, avait, dans un mouvement de vivacité, tué une demi-douzaine de Centaures qui flairaient de trop près son pithos de vin; aux noces de Pirithoüs et pour soustraire la mariée avec ses compagnes aux grossièretés des Centaures avinés, Thésée fait un grand carnage de ces monstres à moitié humains. C'est un continuel et affectueux plagiat. Hercule était descendu aux Enfers; Thésée y veut descendre aussi. Mais l'aventure tourne mal pour lui et il reste enchaîné sur une pierre, jusqu'à ce que Hercule, toujours serviable, vienne le délivrer.

En effet, pour sceller l'union des deux héros, un dernier acte, le plus important de tous, manquait encore : c'était de se voir et de se connaître. La première entrevue eut lieu peu de temps après le combat contre les Centaures. « Thésée, dit Plutarque, profita du voisinage pour aller voir à Trachine le héros qui se reposait, ayant terminé ses courses et ses travaux. Ils se donnèrent réciproquement les plus grands témoignages d'estime et d'amitié. » Ne dirait-on pas un bourgeois retiré des affaires, après fortune faite, qui, dans sa maison de campagne, reçoit son jeune et actif successeur? La préoccupation de mettre Hercule « à la retraite » est constamment visible dans les récits que Plutarque compile d'après d'autres historiens plus

anciens, en particulier d'après Hérodote, qu'on nous représente comme écrivant au début du V<sup>e</sup> siècle.

Parfois même on y sent le désir de faire d'Hercule l'obligé et l'inférieur du héros attique : c'est par la faveur de Thésée qu'Hercule est initié aux mystères et même, auparavant, ajoute Plutarque, il lui avait fait obtenir l'expiation des fautes involontaires qu'il avait commises. Thésée protégeant Hercule et intercédant pour lui, c'est le dernier point de la courbe savante que la légende attique réussit à tracer.

La guerre contre les Amazones nous en offre un autre exemple. C'était pour les mythographes athéniens un nœud très dur à délier, car il était de notoriété publique qu'Hercule avait conduit seul cette expédition dans le pays lointain des Scythes. Les vases peints à figures noires représentent souvent ce combat et jamais Thésée n'y figure. On l'introduisit d'abord discrètement comme allié et comme coadjuteur : après s'être exilé volontairement d'Athènes, le héros venait mettre son épée au service de son ami. Mais c'est un rôle bien effacé et, dans un récit de Pausanias, l'importance de la mission grandit. Hercule, stratéliste médiocre, a mis le siège devant la ville de Thémiscyra et ne peut réussir à s'en emparer. Thésée arrive, la reine des Amazones le voit, elle tombe amoureuse et elle se rend, sans conditions, elle et sa ville.

D'autres écrivains, comme Phérécyde, Hellanicos, Hérodote, ne voulurent même pas admettre pour Thésée ce rôle de glorieux et irrésistible lieutenant : ils imaginèrent une seconde expédition des Amazones qu'ils transportèrent franchement en Attique, où Thésée lutta seul



avec les Athéniens et où il triompha seul : pour convaincre les incrédules, on montrait près d'Athènes les tombeaux des Amazones tuées dans le combat. La plupart des peintures à figures rouges du V<sup>e</sup> siècle ne font plus figurer que Thésée dans cette scène : Hercule est évincé de sa guerre. Les historiens les plus ennemis de la Révolution et de l'Empire n'ont jamais osé retirer à Napoléon le commandement des troupes françaises : ils se contentaient d'en faire le lieutenant général des armées de Sa Majesté Louis XVIII.

La guerre des Amazones nous fournira une autre remarque. Il y a dans cette légende un trait qui distingue essentiellement Thésée d'Hercule, et ce trait est bien attique. C'est la beauté jeune, surhumaine et victorieuse du héros. Ce n'est pas lui qui nettoierait les écuries d'Augias ! Il est imberbe, fin et délicat ; ses cheveux répandus dans le dos et ses larges vêtements ioniens lui donnent l'air d'une jeune fille. On peut s'y tromper sur les peintures céramiques qui le représentent, et cette grâce quasi féminine est précisée par maint détail de la légende. Quand il arrive pour la première fois à Athènes, il passe devant une maison en construction ; les ouvriers l'interpellent et le gouaillent, demandant ce que fait cette « jeunesse » qui court toute seule les grands chemins ? Thésée s'arrête et, sans mot dire, il dételle les bœufs de la voiture qui avait amené les matériaux ; il les prend et les lance à toute volée par dessus la bâtisse ; puis il continue paisiblement sa route, laissant les spectateurs ébahis.

Aussi quelle différence entre la galanterie d'Hercule et celle de Thésée ! Les amours d'Hercule sont brutales et

violentes, le plus souvent malheureuses. Thésée est comme la première ébauche du type que Molière a immortalisé : c'est le don Juan de l'antiquité. Racine, vous vous en souvenez, a marqué ce trait de caractère dans des vers délicieux :

Volage adorateur de mille objets divers...  
Charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi...

Il fut incorrigible jusque dans l'âge mûr. Quelque temps avant d'aller aux Enfers pour essayer de séduire la femme de Pluton, Thésée et Pirithoüs avaient de compagnie enlevé Hélène, dont la précoce beauté commençait à faire jaser le monde grec. Plutarque nous dit tranquillement que Thésée avait alors cinquante ans et Hélène quatorze : c'était un détournement de mineure. Peut-être le ravisseur en eut-il conscience, car il pria sa mère de lui garder — en attendant — la jeune fille, et il les cacha si bien toutes les deux que les frères d'Hélène, Castor et Pollux, bouleversèrent toute l'Attique sans les retrouver. Enfin un homme, ami des bonnes mœurs, leur révéla la cachette. J'ai plaisir à dire qu'il s'appelait Académus et qu'il a donné son nom aux Académies.

L'apothéose d'Hercule fut toute divine et surnaturelle. Celle de Thésée fut politique. Déjà, après les guerres médiques, dans le Pœcile décoré de fresques par Polygnote, Micon et Panainos, on avait uni le souvenir glorieux de Marathon à celui du fondateur de la république, en montrant l'ombre de Thésée qui sortait de terre pour venir combattre dans les rangs des Athéniens.

L'an 476 avant notre ère, sur l'ordre d'un oracle, le fils de Miltiade, Cimon, ayant conquis l'île de Scyros, y fit rechercher le tombeau du héros : un aigle, qui frappait à coups de bec un tertre de terre, indiqua miraculeusement l'emplacement; on trouva là les ossements d'un homme de grande taille, avec le fer d'une lance et une épée. La « translation des cendres » à Athènes, dont toutes les circonstances rappellent étrangement un épisode connu de notre histoire contemporaine, fut l'objet d'une fête solennelle, dont nous entrevoyons aujourd'hui les splendeurs à travers les découvertes archéologiques. Deux des odes de Bacchylide, retrouvées en 1897, chantent les exploits de Thésée; une d'elles semble bien avoir été composée pour le retour des cendres. Le temple appelé Théséion, dont l'attribution à une ruine connue d'Athènes est aujourd'hui contestée, fut très probablement construit à cette occasion. Il était décoré de peintures de Micon représentant le combat contre les Amazones, la dispute avec les Centaures, la reconnaissance de Thésée comme fils de Neptune.

Ce dernier épisode, traité dans une des plus belles poésies de Bacchylide, a servi aussi de sujet à la décoration d'une coupe du Louvre, signée par Euphronios. Porté par un petit Triton et escorté de dauphins, le héros arrive, sous la protection de Minerve, jusqu'au fond de la mer, dans le palais d'Amphitrite; la déesse lui remet la couronne merveilleuse qui, devant Minos et aux yeux du monde entier, va faire éclater les preuves de sa parenté divine. Avec son air tranquille et virginal d'éphèbe, son corps mince qui transparaît sous une

courte tunique, ses cheveux pendants, ses longs doigts étendus, il rappelle les plus suaves créations des primitifs Flamands. Vous verrez non loin de là, dans les galeries du musée, une terre cuite de Smyrne où vous reconnaîtrez sans peine les traits d'Hercule : les muscles saillent sur les épaules, son front se contracte, la tête se rejette en arrière et, sous l'arcade profonde des sourcils, le regard se lève avec une expression de tristesse, comme celle d'un Prométhée vaincu. C'est une copie de la magnifique création, due au sculpteur Lysippe : l'Hercule souffrant. Dans ces deux œuvres d'art admirables tient, comme en raccourci, l'histoire morale des deux héros.

#### IV

Mais je m'aperçois au moment de terminer, que je n'ai pas posé une question qui vous semblera peut-être assez importante : Thésée a-t-il jamais existé ? Je ne vous scandaliserai pas trop en répondant : que nous importe ? Les plus vivants ne sont pas ceux qui ont existé au sens matériel du mot. Si Thésée n'a vécu que comme Achille et Ulysse, don Quichotte et Figaro, don Juan et Gil Blas, c'est une réalité supérieure et enviable. Ces grandes entités littéraires ne sont-elles pas comme la revanche des milliers d'individus qui meurent inconnus ? On a tort de croire que le souvenir des grands hommes seuls subsiste, et que les autres disparaissent tout entiers. Cette menue monnaie d'âmes, si l'on peut dire, s'éparpille, se volatilise et finit

par se condenser en un type abstrait, qui renferme en lui toutes les vitalités concrètes de ces morts oubliés.

Au fond de Thésée, nous reconnaissons un peu de Solon, un peu de Pisistrate, beaucoup de Thémistocle et peut-être même d'Alcibiade. Mais pour former ce fantôme vivant, il a fallu plus encore, il a fallu le peuple athénien tout entier, celui qui a hurlé des cris de mort contre les tyrans et contre les Spartiates, qui a voté les réformes de Clisthènes, jeté dans le *barathron* les envoyés du Grand Roi et combattu à Marathon.

Thésée a été l'image la plus fidèle de cette nation dont les défauts nous attirent presque autant que les qualités. S'il y a eu chez lui un peu de cette audace dans la réussite, un peu de cette ambition qui pousse à évincer les autres, sans leur vouloir de mal, nous ne nous sentons pas la force de lui tenir rigueur, pas plus qu'aux Athéniens, quand ils rusent avec Solon pour reprendre Salamine, avec Pisistrate pour conquérir l'Acropole, avec Thémistocle pour forcer les Grecs à combattre ou pour reconstruire les Longs Murs, et encore et toujours pour être les premiers des Grecs !

Car il est Athènes elle-même. A travers la légende circule un souffle de jeunesse, de beauté, d'intelligence, disons aussi de légèreté morale et de chance heureuse, où l'on sent vraiment voltiger l'âme de la grande cité. Et quand, à la fin du V<sup>e</sup> siècle, nous voyons la rude massue dorienne, maniée par Gylippe et Lysandre, réduire en poudre tant de beauté élégante, tant de grâce et d'esprit, l'idée d'Hercule vengé et remis à sa place ne suffit pas à nous consoler. Tant il est vrai que le charme,

chez les peuples comme chez les individus, ne dépend pas uniquement de la morale.

L'empereur Hadrien obéit à un sentiment très juste de la vérité légendaire, parfois supérieure à la vérité historique, lorsque, cinq siècles plus tard, il fit graver sur le fronton de l'arc de triomphe, élevé au pied de l'Acropole, l'inscription qu'on y lit encore : « Ici est Athènes, la ville de Thésée. »